

Shame
La chair est triste
***La Honte* —Grande-Bretagne 2011, 99 minutes**

Sami Gnaba

Numéro 276, janvier–février 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/65786ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Gnaba, S. (2012). Compte rendu de [*Shame* : la chair est triste / *La Honte* —Grande-Bretagne 2011, 99 minutes]. *Séquences*, (276), 57–57.

Shame

La chair est triste

Après un premier film très remarqué, *Hunger*, Steve McQueen récidive avec un deuxième opus percutant, *Shame*, une plongée vertigineuse dans le territoire de l'addiction du sexe à laquelle l'impressionnant Michael Fassbender (*Fish Tank*, *Inglourious Basterds*, *Hunger*) prête son corps et son talent.

Sami Gnaba

Le sexe, l'ultime sujet ! C'est un peu ce qu'on se surprend à penser en visionnant le deuxième film de Steve McQueen. Au Festival du nouveau cinéma, où il était présenté, le sexe était un thème fédérateur au moins dans deux autres œuvres majeures ; *Sleeping Beauty* et *L'Appolinide*. En revanche, aucun de ces films ne le saisira aussi directement, aussi frontalement. Aucune affinité immédiate entre leurs styles, ou même leurs récits. Néanmoins leurs sorties assez rapprochées, tout comme leurs présentations au sein d'un même festival, frappaient par la coïncidence, soulevant une interrogation non négligeable : le sexe serait-il devenu la nouvelle denrée essentielle au cinéma d'auteur international ?

Avec son ancrage new-yorkais, décor propice à toutes les pertitions, c'est à un autre film que *Shame* fait penser : *Eyes Wide Shut* de Stanley Kubrick. Il est difficile d'ignorer l'inspiration kubrickienne (rythme déambulatoire des scènes, la lumière, cet état de somnambulisme du personnage) chez McQueen, et pourtant c'est tout un monde de représentation qui les sépare. Il reste que ces œuvres assez solitaires voient toutes deux leurs protagonistes empêtrés dans leurs pulsions sexuelles. Tout le contraire de celui de *Eyes Wide Shut*, le protagoniste de *Shame* se satisfait compulsivement, sans retenue. Il ne pense, ne vit qu'à travers le sexe ; masturbation dès le réveil, au bureau, baise au bout d'une ruelle, dépendance au cybersexe au point qu'au bureau on croit que son ordinateur a été piraté. «There's some sick stuff», l'avertit son ami et patron.

Cette dépendance sexuelle, pour Brendon, le protagoniste, ne convoque aucun plaisir, aucune jouissance d'aucune sorte. Il traverse sa vie (personnelle autant que professionnelle) comme un fantôme, incapable de tisser des liens (scène catastrophique du restaurant, entre lui et une éventuelle copine), en impasse de sentiments. Émane le souvenir lointain de Brando dans *Le Dernier Tango à Paris* ; deux types bouffés par le vide, réfugiés dans les affres du sexe. La vie n'est qu'un long spectacle d'ennui, de repliement sur soi-même pour Brendon. Dans ce quotidien lesté de détresse et auquel McQueen confère de sublimes teintes de gris et de bleu crépusculaires, il voit sa vie périr dans une prison de grand luxe où le sexe n'est rien d'autre qu'une affliction quotidienne, secrète. Résidant d'un appartement chic mais vide, posé en surplomb de la ville, aux larges baies vitrées, l'image que lui renvoie la ville n'est que celle de sa propre vacuité existentielle.

Film physique, *Shame* l'est à plusieurs égards, mais pas comme on le supposerait. Car là où un autre cinéaste aurait opté pour le torride (le sexe prétexte à tous les racolages visuels possibles), McQueen, déterminé à bien illustrer le trouble avec lequel se vit cette sexualité, choisit à la place de filmer l'acte comme quelque



L'incapacité de tisser des liens

chose d'essentiellement mécanique, de froid, de désengagé de tout sentiment. En absence de désir, la chair y est triste.

Cette boulimie du sexe, qui passe par tous les niveaux (l'humiliation, l'impuissance...) avant de se buter inéluctablement à de l'abjection et de la honte de soi, trouve son image la plus emblématique dans le dernier tiers du film : la caméra nous y révèle un Brendon s'adonnant aux plaisirs de la chair avec deux filles, dans le plus palpable et effroyable déplaisir. C'est, à bout de souffle presque, le visage d'un homme qui a perdu toute considération de soi, lessivé de toute dignité.

Pour arriver là, McQueen n'élude aucune faille chez son personnage, aucun détail, mais sans jugement ou condamnation morale. Son film est impitoyable dans son observation de ce *sex addict*, impudique et pourtant traversé ici et là par une tendresse furtive (ce «New York, New York» chanté dans toute sa durée, dans un lounge). Inspirée, la mise en scène, d'une beauté plastique incontestable, misant sur le hors-champ et composée de longs plans tendus, chez McQueen fait merveille ; chaque plan sondant un peu plus la solitude de Brendon, ses zones troubles. La construction de la relation frère/sœur, comme le «flou» maintenu autour de leur passé, démontre très clairement que le cinéaste se pose loin de l'approche psychologique classique. Honorable, se dit-on, comme attitude. Malencontreusement, le réalisateur ne résiste pas vers la fin à un retournement moralisateur franchement frustrant. C'est comme si après avoir illustré sous tous les angles, et avec une acuité assez sidérante, l'effondrement de cet être, McQueen devait le purifier de sa conduite en infléchissant le récit vers une conclusion sentimentaliste digne d'Hollywood, sacrifiant la rigueur sans compromis du portrait fait jusque-là ! Dommage.

■ LA HONTE | Grande-Bretagne 2011 — Durée : 99 minutes — Réal. : Steve McQueen — Scén. : Abi Morgan, Steve McQueen — Images : Sean Bobbitt — Mont. : Joe Walker — Mus. : Harry Escott — Son : Niv Adiri — Dir. art. : Charles Kulsziski — Cost. : David C. Robinson — Int. : Michael Fassbender (Brendon), Carey Mulligan (Sissy), James Badge Dale (David) — Prod. : Iain Canning, Emile Sherman — Dist. : Fox.